

VIVE L'ÉCONOMIE LIBRE...

On ne répétera jamais assez que le grand essor de l'économie mondiale qui s'affirme de siècle en siècle, malgré - il faut bien le dire -, les préjugés, l'égoïsme, l'ignorance des hommes, est dû au système de la division du travail. C'est grâce à la spécialisation que la production augmente et par suite le bien-être et la prospérité générale. La vitesse de production est d'autant plus grande que les producteurs sont plus nombreux et leurs capacités plus différentes. C'est aussi grâce au même rythme de développement des voies de communication et des moyens de transport que cette division du travail a pu s'étendre aux régions et aux cultures les plus variées.

Ceux qui soutiennent que jamais les hommes n'arrivent à réaliser leur unité dans la fraternité parce qu'ils sont trop différents sont dans l'erreur la plus complète. C'est précisément cette diversité dans tous les domaines, dans les qualités et les capacités des peuples, dans les climats, les saisons, les sols, etc... que résident les raisons profondes des échanges, des ententes, des accords. Même les conflits sont rendus féconds parce qu'ils développent le sens social des individus et aboutissent à la création de notions de droit, devoir, du respect de la parole donnée... c'est à dire d'une morale civilisatrice.

«J'ai ce que tu n'as pas, donne-moi ce que tu as et que je n'ai pas et en échange je te donnerai ce que j'ai et que tu n'as pas». Ou bien: *«Je sais bâtir, mais je ne sais pas cultiver, toi qui cultives donne-moi du pain et je te donnerai un toit».* Les citadins font des échanges avec les paysans, les gens de la montagne avec ceux de la plaine, ceux des pays froids avec ceux des pays chauds les nomades avec les sédentaires... L'échange des biens et des services est la condition nécessaire à la vie de l'homme sur la planète, la règle d'or de toute civilisation. Quoi de plus simple, quoi de plus clair, quoi de plus rationnel.

Et bien, l'homme, par une aberration due à la bête ancestrale qui sommeille encore au plus profond de sa substance, s'ingénie à contrarier ce mouvement naturel de la vie qui le conduit au bien-être et à la liberté. On le voit trop, hélas! dans ce grand élan d'émancipation qui agite en ce moment les races dites inférieures, les pays dits sous-développés. La décolonisation manque son but. Pourquoi? Parce que tout ce monde avide de bien-être, d'égalité et de liberté veut ce qui a fait et ce qui fait encore notre malheur à nous qui nous disons civilisés. Il lui faut son État, sa patrie, sa religion, ses chefs, sa hiérarchie, son armée, ses couleurs, ses prêtres, ses sorciers, ses charlatans ses politiciens, etc..., et aussi ses frontières, sa monnaie, ses douanes, ses contrôles, ses tarifs, ses passeports, etc... etc..., c'est, à-dire tout ce qui ruine l'économie, tout ce qui pourrit les rapports entre humains et qui nous vaut les contraintes, les haines, les fanatismes, les massacres et les guerres.

A nous, hommes qui voulons être libres, on dit: soyez réalistes, les doctrines les croyances, les religions ont joué et jouent un grand rôle dans l'évolution des peuples. Et l'on nous reproche notre matérialisme, le vide de notre esprit, pour condamner nos soi-disant utopies, nos rêves de bonheur universel. Ces objections, ces reproches ne sont pas fondés. Nous, anarchistes ou libertaires, nous ne nions pas l'influence des religions, des mythes et des croyances, bien au contraire puisque notre combat consiste à lutter contre elles et à montrer qu'elles sont en grande partie la cause de la souffrance humaine et qu'elles retardent le mouvement qui porte les hommes vers plus de bien-être et de justice.

Qu'on nous cite donc des religions qui ont, par leurs pratiques, contribué à la paix des peuples dans le travail, l'entente et la fraternité, qu'on nous montre des Églises qui ont condamné les privilèges des possédants et se sont dressées contre les crimes des monarques ou des princes régnants. Tous leurs bilans sont négatifs.

L'histoire du christianisme, du catholicisme en particulier, se confond avec l'histoire des crimes des

grands durant le moyen-âge et notre époque dite moderne: faut-il citer les Croisades, le massacre des Albigeois, des Vaudois, de la Saint-Barthélémy faut-il rappeler que les Églises ont systématiquement pris position contre tous les mouvements d'émancipation des peuples.

Sur le terrain de l'économie, notre position est identique. Nous condamnons ce que l'on appelait, au temps de ma jeunesse, les congrégations économiques, véritables églises avec leurs papes, leurs lois particulières, leur morale du milieu, leur hiérarchie de personnages tabous et infaillibles, installés aux postes essentiels de la vie économique et dont le but est de créer de capter et d'écumer toutes les sources du profit dues à l'activité générale. Ce que nous voulons c'est remplacer la notion de profit par la notion de service.

Mais c'est un but lointain dont la réalisation n'est pas pour demain. Le progrès est lent. On est bien obligé de vivre avec son temps et d'adapter son action à la réalité présente. Or il est visible, dans notre économie basée sur le gain que c'est la volonté de payer qui peut être considérée comme la mesure de nos besoins. Donc, si notre désir de gagner de l'argent n'est pas contrarié par des mesures arbitraires, il contribue mieux à la satisfaction de nos besoins que tout autre moyen de caractère dirigiste, car, du moment que les profits existent seulement là où la satisfaction de la demande est assurée, il va de soi que l'accroissement de la production ira plus vite dans une économie libre que dans une économie livrée aux décisions d'une bureaucratie irresponsable.

Seulement voilà : pour que ce mécanisme des échanges libres soit juste il faut qu'il soit vraiment libre; il faut que les échangeurs, c'est-à-dire les producteurs et les consommateurs, ou si l'on préfère les vendeurs et les acheteurs soient de force égale. Il faut que le vendeur puisse dire: «*A ce prix-là, je ne vends pas*». Et le consommateur: «*A ce prix-là, je n'achète pas*».

Mais là, nous touchons au problème révolutionnaire fondamental tout au moins celui qui tourmentait et qu'entrevoyaient nos ancêtres anarchistes et socialistes. Étant données la loi de l'offre et de la demande et l'augmentation rapide et constante, non pas toujours de la production, mais de sa vitesse, les échanges peuvent-ils conserver ou acquérir dans l'immédiat leur caractère proudhonien d'équivalence. Dans la négative le conflit social conservera sa nature d'ordre capitaliste qui le rend contradictoire et insoluble: ce sera des luttes de qualification d'indice de parité, de prestige, de situation, etc... Il est à craindre que c'est dans cette voie que s'engage le monde, une voie qui aboutit à un régime de dictature. La grève des enseignants en est la preuve patente.

Et cependant l'économie libre, quels que soient ses inconvénients est cependant la seule voie qui peut libérer ce qu'il y a de plus noble dans l'homme, sa qualité de créateur qui en fait l'égal d'un dieu. C'en sera fini de sa qualité d'homme s'il accepte de n'être qu'un brin dans la touffe, une unité dans un troupeau, un rouage dans machine. S'il n'a plus de décision à prendre il est irrémédiablement perdu.

Jean FONTAINE.
